

Comment tenir la mort en respect *Le goût de la cerise. Abbas Kiarotami*

Gilles Marsolais

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1997). Review of [Comment tenir la mort en respect / *Le goût de la cerise*. Abbas Kiarotami]. *24 images*, (88-89), 24–24.

COMMENT TENIR LA MORT EN RESPECT

PAR GILLES MARSOLAIS

LE GOÛT DE LA CERISE ■ Abbas Kiarostami

Sélectionné dans la Compétition officielle non sans mal en raison d'un imbroglio diplomatique, et présenté à la dernière minute au Festival alors que de nombreux festivaliers avaient déjà plié bagage, ce film d'Abbas Kiarostami, *Le goût de la cerise*, aura finalement partagé la Palme d'or avec *L'anguille* de Shohei Imamura: il s'agit de deux films «sérieux» qui ont en commun la rigueur de leur approche et qui font appel à l'intelligence du spectateur.

Le bon sens l'a finalement emporté: le ministère des Affaires étrangères iranien aura eu raison du ministère de la Culture et de la Bonne Conduite islamiste, afin d'autoriser la présence du film et du cinéaste à Cannes, même *in extremis*. Si *Le goût de la cerise* n'offre pas le choc de la découverte stylistique et thématique de certains films précédents de Kiarostami, comme ce fut le cas par exemple avec *Au travers des oliviers* (1994), alors invité lui aussi à participer à la compétition cannoise et qui complétait la trilogie entreprise avec *Où est la maison de mon ami?* (1987) et *Et la vie continue...* (1992), il s'impose néanmoins d'emblée par sa façon d'aller à l'essentiel, sans s'encombrer d'aucun détail superflu. Aussi, il ne cherche pas à enfoncer le clou sur les rapports entre la fiction et la réalité, et leur représentation, qui faisait l'objet d'une réflexion menée par le cinéaste à travers une structure en abyme dans ses films précédents. Ici, cette rigueur, cette ascèse même s'accorde avec son sujet: les derniers instants d'un quinquagénaire désabusé décidé à mettre fin à ses jours et dont le souhait le plus cher est simplement qu'un inconnu se charge d'ensevelir sa dépouille. Selon la méthode chère à Kiarostami, le film est encore ici interprété par des non-professionnels, mais il ne suggère ni ne propose aucun questionnement sur la présence de la caméra: d'entrée, le spectateur sait qu'il est en présence d'une œuvre concertée même si les réactions de ces acteurs non professionnels semblent spontanées par moments.

Le goût de la cerise débute d'une façon déroutante. Dans sa jeep de tourisme, plutôt luxueuse, un homme parcourt la zone industrielle ceinturant la ville à la recherche d'un homme qui, contre une somme d'argent, pourrait lui «rendre service». Après avoir essayé plusieurs refus, il aborde un jeune soldat, timide et craintif, d'origine kurde, à qui il réussit à arracher un sourire. Mais, se méprenant d'abord (comme certains spectateurs) sur ses intentions, alors qu'il se voit entraîné à l'écart, en un lieu désert, ce jeune homme qui se repent d'être monté à bord, s'empresse de détalier comme un lièvre aussitôt que l'occasion se présente. Un jeune étudiant en théologie, d'origine afghane, succède au militaire: après une évocation de la guerre contre l'Iraq, il s'emploie à convaincre l'homme, qui lui a dévoilé son intention de se suicider, du caractère révoltant de son projet d'un point de vue religieux. Se tuer contredit la toute-puissance de Dieu qui a le pouvoir de donner et d'enlever la vie, dit-il en substance. Enfin, l'homme finit par tomber sur un vieux



Homayon Ershadi.

gardien de musée des sciences naturelles, d'origine turque, qui acquiesce à sa demande, non sans discuter avec lui du motif et du bien-fondé de cette démarche, l'incitant à redécouvrir les plaisirs simples de la vie. Préserve la part d'humanité qu'il y a en toi, ne te sépare pas du goût de la cerise, lui dit-il pour l'essentiel.

Trois points de vue, donc: celui de l'incompréhension et de l'ordre public, le point de vue religieux et le point de vue laïque, incarnés respectivement par un Kurde (doublement en porte-à-faux, dans sa position et dans son interprétation de la situation), par un Afghane (évocation de la percée des Talibans) et par un Turc (originaire d'un pays officiellement laïque). Trois figures emblématiques de la société iranienne qui renvoient l'homme à sa solitude fondamentale.

On aura donc vite compris que, loin de se livrer à une drague homosexuelle, Monsieur Badii (c'est le nom de l'homme) est en quête d'un geste d'amour, élémentaire et ultime: que quelqu'un jette simplement quelques pelletées de terre sur son cadavre. Cette parabole sur la condition humaine, dont le titre évoque déjà à lui seul le cinéma et la démarche de Yasujiro Ozu, repose sur un dispositif cinématographique extrêmement simple et rigoureux qui incite le spectateur à s'investir à partir de ce qui lui est suggéré, plutôt que raconté. Bien que la caméra soit en constant déplacement (combinant plans et travellings), c'est avec la simplicité voulue, en tous points admirable, qu'elle suit la quête obstinée de cet homme, son va-et-vient dans un décor rocailleux de couleur ocre et rouille, en accord avec le sujet même et la structure du récit qui fonctionne, d'une façon fluide, sur le principe de la répétition et qui s'emploie à cerner un temps suspendu.

Mais ce temps de la mort attendue, souhaitée, se mue ultimement, à l'aube, après le combat nocturne de l'homme avec l'ange, en un éloge de la vie, dans la lignée philosophique du cinéaste, de son parti pris pour l'humanisme et la vie. ■

LE GOÛT DE LA CERISE

Iran 1997. Ré. et scé.: Abbas Kiarostami. Ph.: Homayon Payvar. Mont.: Abbas Kiarostami. Son: Jehangir Mirsheraki. Int.: Homayon Ershadi, Abdolrahman Bagheri, Afshin Khorshid Bakhtiari, Safar Ali Moradi, Mir Hossein Noori. 95 minutes. Couleur.